

# JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1<sup>re</sup>. ANNÉE.]

Samedi, 16 Janvier 1841.

[No. 6.

SOMMAIRE.—*Poésie* :—*Les soirées de famille*.—*Le Portefeuille*.—*Femmes poètes*.—*Confiance des Musulmans en Dieu*.—*La Pipe*.—*Réflexions et Pensées*.—*Faits divers*.

## POÉSIE.

### LES SOIRÉES DE FAMILLE.

J'avais vingt ans : mon sang bouillonnait dans mes veines,  
Sur mon front je sentais mille chaudes haleines,  
Mes pieds impatients demandaient à marcher,  
Mon âme, en flots vivans, cherchait à s'épancher ;  
Il me fallait de l'air, du bruit, et de l'espace ! . . .

—Au foyer de famille abandonnant ma place,  
Je renonçai bientôt au chaste intérieur  
Où j'avois jusqu'alors concentré mon bonheur.  
De mon père, si bon, le front devint sévère,  
Je m'endormis, le soir, sans embrasser ma mère,  
Et mes sœurs, renonçant à des liens rompus,  
Pour leurs robes de bal ne me consultaient plus.  
J'oubliai tout : j'allais, comme un Danaïde,  
Versant les voluptés dans un cœur toujours vide,  
Fou d'ardeur, et, cherchant sur des flots ignorés,  
L'Amérique où tendaient mes desirs altérés.  
Mes soirs, à la famille abandonnés naguère,  
Je les consacrai tous au plaisir éphémère.

Nous allions, dans la nuit, près des balcons dormans  
Pour de jeunes beautés murmurer de doux chants,  
Ou bien, sous les tilleuls aux mobiles arcades,  
A la lune, adresser de molles sérénades ;  
Mais, plus souvent encor, dans de libres festins,  
J'oubliais que la vie a de graves desseins :  
Au milieu des chansons et des ébats folâtres,  
Que le punch éclairait de ses flammes bleuâtres,  
Nos nuits se consumaient, et, quand venait le jour,  
Nous rentrions d'un pas furtif et le front lourd.

Mais, un soir, le remords me prit à l'improviste,  
Et je voulus rentrer, mon père, seul et triste,  
Auprès de la fenêtre arrosait quelques fleurs,  
Et ma mère faisait broder mes jeunes sœurs.  
Je m'avançai, sentant un embarras étrange  
Et comme un visiteur qui s'excuse et dérange.  
Dans le cercle, des yeux, je cherchai pour m'asseoir  
Le siège accoutumé qu'on me gardait le soir ;

Mais (comme un doux usage en peu de temps s'efface !)  
Entro mes sœurs, déjà, je n'avois plus ma place ;  
N'ayant pas reconnu mon pas, comme autrefois,  
Ma mère fut surprise en entendant ma voix,  
Et son chien, qui pour moi jadis aboyait d'aise,  
Alla, sombre et grondeur, se cacher sous sa chaise.

Mon père, alors, qui vit mon visage changer,  
Me dit :—“L'absent, mon fils, est vite un étranger.  
Vous l'apprendrez : d'oubli, toute chose est avide,  
Le cœur ni le foyer ne souffrent point de vide,  
Et si vous les quittez, n'espérez au retour  
Ni le siège au foyer, ni dans le cœur l'amour.  
Depuis six mois, par vous la maison délaissée  
Ne vous reconnaît plus ; l'attente s'est lassée,  
Et votre mère et moi, près de vos sœurs assis,  
Nous tâchons d'oublier que nous avons un fils.

“ Pourquoi, pour le plaisir qui bruit et qui brille,  
Pourquoi dénouez-vous les liens de famille ?  
Dieu nous fit un devoir, lorsqu'il créa ces nœuds,  
A nous, parens, d'aimer, à vous, fils, d'être heureux.  
Votre joie est à nous, c'est notre bien suprême ;  
Chercher qui vous amuse ailleurs, ou qui vous aime,  
N'est-ce point nous ravir nos bonheurs les plus doux ?  
Si nous ne vous servions, pourquoi vivrions-nous ?

“ La famille ! . . . Oh ! c'est là que les vertus grandissent,  
C'est le soleil d'amour auquel les cœurs mûrissent ;  
Société sacrée où la mère est le roi,  
Elle enseigne comment obéir sans effroi,  
Demander sans rougeur, servir sans esclavage ;  
Car son oncle, pour nous, est un apprentissage,  
C'est le code du monde en deux mots résumé :  
Savoir aimer soi-même et savoir être aimé !

“ Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées  
Où l'œil fixé sur vous et nos chaises serrées,  
Ravis, nous écoutions quelque récit frappant  
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant ?  
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes,  
En prenant en commun ce doux repas des âmes ;  
Mêmes pleurs, même ris, mêmes pensers ! . . . Alors  
Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,  
Et vibrant dans nos seins à la même secousse,  
La lyre intérieure élevait sa voix douce !